

d'un dévouement moins prôné peut-être, mais pour le moins aussi modeste et aussi pur.

Mais est-il surprenant que Ville-Marie soit si riche en anges de charité qui consacrent leur vie entière à essuyer les larmes et à consoler la souffrance, puisque chaque famille est une école de charité et de bienfaisance, où la mère apprend à son enfant, dès l'âge le plus tendre, le bonheur que l'on goûte à faire des heureux ?

Un orphelin se trouve-t-il privé de tout appui ? aussitôt un parent éloigné, quelquefois même un voisin pauvre et chargé d'une famille nombreuse, le reçoit à bras ouverts et le nourrit comme un de ses enfants. Permettez-moi de vous en citer un exemple bien touchant, qui remonte à une dizaine d'années. A la suite du terrible fléau qui jeta sur les rives de notre cité tant d'orphelins Irlandais, on en rassembla un nombre considérable dans un asile provisoire appelé la Salle St. Jérôme ; puis on invita le peuple de Montréal à adopter ces pauvres enfants abandonnés. Cet appel fut entendu ; les mères de famille se présentent avec empressement ; on croirait voir une armée victorieuse qui court au pillage d'une ville emportée d'assaut : on se dispute, on s'arrache ce précieux *butin* ; en deux jours la salle était vide ; plus de deux cents orphelins avaient trouvé une famille et une mère (1).

Que ne puis-je ici développer à vos regards et à votre admiration le récit des larmes essuyées, des douleurs consolées, des pauvres honteux secourus, des enfants retirés du vice et de la misère, en un mot de toutes les bonnes œuvres que la bienfaisance chrétienne produit journellement dans notre cité et dans ses vastes faubourgs ! Mais, fidèle au précepte du divin Maître, le Montréaliste veut que sa main gauche ignore ce que fait sa main droite : et il n'est pas moins ingénieux à cacher sa charité que généreux à proclamer sa foi. Nous connaissons une partie de ces pieuses largesses, nous prêtres du seigneur, dépositaires des secrets de leur conscience, et confidents de leurs charitables projets ; mais nous ne pourrions, sans une indiscretion coupable, déchirer le voile mystérieux dont leur modestie aime à s'envelopper : Dieu seul, voilà le témoin dont ils ambitionnent les regards et dont ils attendent leur récompense !

Cependant, comment pourrais-je passer entièrement sous silence la Société de St. Vincent-de-Paul ? Cette belle institution n'est pas née à Montréal, il est vrai ; mais à peine y fut-elle connue, qu'aussitôt elle s'y trouva établie et comme naturalisée. Après avoir pourvu par un travail consciencieux aux devoirs que lui impose sa position de fonctionnaire public ou de chef d'une famille, le membre de la Société de St. Vincent-de-Paul ne connaît point de plus douce récréation pour charmer ses loisirs, que de soulager l'indigence. Le voyez-vous s'enfoncer dans une ruelle sombre et écartée ? que porte-t-il ainsi mystérieusement sous son bras ? c'est un pain destiné à nourrir une troupe d'enfants affamés ; ce sont des remèdes préparés pour un malade ; ce sont quelques petites douceurs avec lesquels il va faire un régal à un pauvre convalescent dont l'estomac affai-

(1) Les orphelins ne restèrent que six mois dans la maison St. Jérôme, c'est-à-dire depuis le mois d'Octobre 1847 jusqu'au mois de Mars 1848. Cette maison a disparu dans le déplorable incendie de 1852, 8 et 9 Juillet.